

## PRÉFACE

par François RASTIER

Pour gagner du temps, et cultivant l'art raffiné de ne pas dire grand chose, les préfaciers se plaignent volontiers du genre même de la préface, trop court, trop délicat, trop peu utile.

L'ouvrage de Geneviève Caelen-Haumont n'aurait nul besoin de préface : résumant plus d'une décennie de recherches expérimentales rigoureuses, de réflexions théoriques informées et approfondies, il est fort nourrissant pour l'esprit, et je ne puis qu'en retarder la lecture par quelques réflexions que j'espère apéritives.

Comme Geneviève Caelen-Haumont a illustré le point de vue de l'analyse prosodique éclairée par la sémantique, j'adopterai celui de la sémantique questionnée par la prosodie. Ce sera une occasion de commenter et d'étendre son hypothèse centrale sur l'identité fondamentale entre les structures sémantiques et les structures prosodiques.

Si l'on prend au sérieux l'hypothèse de la perception sémantique, et comme le rapport forme / fond est fondamental en perception (cf. la *Gestalt*), on peut réfléchir à une conception prosodique de la textualité.

Du compagnonnage millénaire de la grammaire et de la logique, nous avons hérité l'idée que l'interprétation du langage est affaire de calcul ; elle a été revivifiée par le rationalisme dogmatique contemporain, pour constituer la sémantique vériconditionnelle. Or le calcul est évidemment indifférent à la matière et aux réalisations particulières des symboles ; parallèlement, il diffère leur interprétation, en quoi il est formel.

Si l'on substitue à la problématique du calcul celle de la perception et la reconnaissance de formes, on se doit d'étudier d'une part le substrat perceptif des opérations interprétatives, ce qui relie la sémantique aux sciences de la vie ; et d'autre part le caractère culturel de ces formes, qui témoigne de son intégration aux sciences de la culture.

Au palier textuel comme aux autres, les unités résultent de segmentations et de catégorisations sur des formes et des fonds sémantiques, que nous appelons du nom général de *morphologies*. Traditionnellement, la linguistique textuelle a étendu au texte les procédures de segmentation issues de la morphosyntaxe. Les unités ainsi isolées, par exemple en analyse de récit, étaient codées, puis enchaînées en syntagmes dont on recherchait les règles distributionnelles. Mais, de la même façon qu'une phrase ne se réduit pas à une suite de parties du discours, même hiérarchisées par un arbre de dépendances, un texte n'est pas un enchaînement de propositions. En outre, dans tous les cas, il ne s'agit pas d'interpréter des unités qui se donneraient comme discrètes ou déjà discrétisées, mais de discrétiser les unités elles-mêmes comme des moments de parcours interprétatifs.

Si une description statique peut convenir à certaines applications, en didactique élémentaire par exemple, une description plus fine doit restituer en outre l'aspect dynamique de la production et de l'interprétation des textes. La première étape consiste à décrire les dynamiques des fonds et des formes sémantiques : par exemple, la construction des molécules sémiques, leur évolution, et leur dissolution éventuelle.

La perception des formes et celle des fonds posent des problèmes différents : celle

des fonds semble liée à des rythmes, celle des formes à des contours (dont les contours mélodiques peuvent présenter une image).

Si les fonds sémantiques sont constitués par des isotopies, en général produites par la récurrence de traits génériques, la temporalisation de ces récurrences est assurée par des rythmes. On sait le rôle fondamental des rythmes dans la perception : ils ont un effet de facilitation à court terme, dont le corrélat linguistique est la création de zones de pertinence. Ce que nous avons appelé *présomption d'isotopie* permet d'actualiser les sèmes.

De même que les périodes présentent des contours sémantiques corrélés à leurs contours mélodiques, au palier supérieur les textes présentent des contours que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, l'identification et le parcours restant d'ailleurs indissociables. Les formes sémantiques de base sont des molécules sémiques, groupements structurés de sèmes. Elles évoluent dans la temporalité du texte, comme dans le cours propre de la lecture. Ces évolutions obéissent à des normes et des styles de phrasé codifiées notamment par les genres.

La sémantique structurale a pris jadis appui sur une métaphore phonologique, concevant les traits sémantiques à l'image des traits phonologiques. Mais les facteurs prosodiques ont été laissés de côté, sans doute parce que leur caractère directement sémantique contrevient à la séparation ontologique entre les deux plans du langage, qui réplique à sa manière l'opposition métaphysique entre l'âme et le corps.

Plus généralement, et de la même façon que la conception métrique et quantitative du vers s'oppose à sa conception accentuelle, on peut compléter et sans doute dépasser la conception distributionnelle du texte par une conception morphosémantique. Les problèmes d'identification des unités et de segmentation doivent être abordés de ce point de vue : par exemple, la phrase est une segmentation logique, la période une segmentation physiologique, et / ou émotionnelle. Au palier de la période, la prosodie permet on le sait de poser le problème de la reconnaissance des formes sémantiques. En effet, on commence à mesurer le rôle de la prosodie dans la perception du langage, et notamment dans l'apprentissage. Les patrons prosodiques sont précocement reconnus et imités par le jeune enfant avant ce qu'on appelle par restriction le stade linguistique. Or la prosodie a été peu étudiée en linguistique, car son caractère continu convient mal aux procédures grammaticales de segmentation et de discrétisation. Par ailleurs, son expression directe des valorisations et des affects inquiète le rationalisme grammatical. Pourtant, bien des textes ne sont segmentables que par le biais d'une verbalisation prosodique, soit que leur phrases soient longues (Saint-Simon, Proust), non ponctuées (Breton, Claude Simon, etc.), ou que leur écriture soit elliptique (comme la Torah massorétique, dont le texte n'est lisible qu'en recourant à des cantilations réglées).

Alors que la syntaxe dessine les contraintes qui s'exercent sur les parcours interprétatifs, en inhibant ou favorisant les propagations de traits sémantiques (par exemple, la parataxe les favorise dans les énumérations), par ses aspects moteurs la prosodie guide les parcours interprétatifs en orientant les propagations de traits. Ses mouvements désignent les inégalités quantitatives qui permettent de reconnaître les saillances sémantiques. De ce point de vue, le lien entre formes prosodiques et sémantiques consiste dans une transposition directe des inégalités quantitatives en inégalités qualitatives.

A l'écrit, les formes prosodiques se réduisent à des signes de ponctuation qui ont certes les mêmes fonctions démarcatives et parfois intonatives, mais qui ne transmettent pas la même information morphique.

Ainsi, toute lecture (comme réalisation élocutive) est aussi une “lecture” (comme interprétation). C’est pourquoi l’interprétation de l’écrit se heurte à des difficultés particulières, et rencontre de nombreuses ambiguïtés : on pourrait dire en simplifiant qu’elle se déroule sous le régime de l’obscurité, alors que l’interprétation de l’oral se déroule en général sous celui de la clarté.

Au-delà de la période, dont l’empan est sans doute mesuré par nos capacités motrices et respiratoires, le texte n’a pas de signifiant propre, identifiable par des procédures de segmentation, sinon les démarcations fortes (pauses longues ou changements de chapitre). C’est une raison fondamentale pour échapper au modèle du signe : les unités textuelles n’ont pas de signifiant isolable comme des parties du discours ; elles sont constituées par des connexions de signifiés des paliers inférieurs (périodes, syntagmes, sémies). Mais ces connexions ne constituent pas un réseau uniforme : certaines sont mises en saillance, valorisées, modalisées, et ces saillances sont du même ordre que ce qui est véhiculé par l’intonation.

Qu’un texte ne se réduise pas à une suite de propositions, cela suppose l’existence de formes macrosémantiques, qui ont leur propre significativité, par leur déroulement et par les valorisations qui s’y attachent. On retrouve ainsi dans la compréhension de textes des problèmes analogues à ceux que pose la reconnaissance de formes bruitées ou incomplètes.

Les parcours interprétatifs doivent reconnaître les *mouvements* textuels, comme les crescendos, les ruptures, qui correspondent sans doute à ce que l’on peut appeler les *gestes* de l’énonciateur. Par ailleurs, des inégalités qualitatives marquent des lieux ou moments remarquables que l’on pourrait appeler des *points nodaux* sémantiques : ils sont définis par leur haut degré de connectivité. Les mieux connus sont aussi les plus faciles à isoler : répliques qui transforment la structure narrative, mots qui connectent plusieurs isotopies génériques. Ce sont généralement les cibles des gestes énonciatifs.

Gestes et mouvements, points nodaux et moments critiques, tempo du rythme et phrasé des contours permettent de concevoir le texte comme un *cours d’action* sémiotique, au-delà d’une concaténation de symboles. Le genre codifie la conduite de cette action, mais ce qu’on pourrait appeler le *ductus* particularise un énonciateur, et permettrait de caractériser le style sémantique par des rythmes et des tracés particuliers des contours.

La conception morphosémantique du texte échappe à l’atomisme de la tradition grammaticale, qui a reçu en ce siècle le renfort considérable du positivisme logique. Mais surtout, elle permet de déployer le concept de parcours interprétatif. Peu importe ici que la représentation figure des dynamiques sur un espace, ou des rythmes dans le temps. Le problème fondamental de la segmentation se poserait ainsi : c’est le rythme qui permet de percevoir l’intervalle, et le mouvement qui permet de discrétiser la séquence.

Venons à la question cruciale et souvent omise : comment concevoir l’unité des deux plans du langage, mixte jugé intolérable de sensible et d’intelligible ? On peut bien entendu proposer une réponse fonctionnelle : le langage a de fait sinon par vocation une fonction médiatrice entre ces deux sphères. Il faut encore que cette conception même fasse droit à l’unité des deux plans — ce que les théories génératives ne font pas, considérant l’expression comme une couche superficielle ultime.

Une conception non dualiste se doit d’intégrer signifiants et signifiés dans les mêmes parcours : ils sont discrétisés d’ailleurs par les mêmes types d’opérations, et les

signifiants ne sont pas plus “donnés” que les signifiés<sup>1</sup>. Même si elle reste propre à la sémantique qui l’a produite, la notion de parcours interprétatif permet de rendre compte du lien problématique entre les deux plans du langage. En effet, la sémantique interprétative a maintes fois souligné que l’actualisation de traits sémantiques exigeait le passage par ces interprétants que sont selon elle les signifiants. Par exemple, la rime est ordinairement l’indice d’une relation sémantique entre sémèmes.

Le rôle de la prosodie souligne en outre que sont établis entre les plans du langage non seulement des homologues, mais des contacts constants, tels que les intonations peuvent répéter, suppléer, voire contredire le contenu de lexies, voire de périodes.

Par ailleurs, certaines formes codifiées, comme la succession ABBA par exemple, se retrouvent sur les deux plans et à tous les paliers du langage : les rimes embrassées, le chiasme, les successions d’oppositions renversées comme on en trouve dans la *Théogonie* d’Hésiode, les *Géorgiques*, les *Saisons* de Thomson, etc.

Enfin, l’on sait que partout les traditions mythiques et poétiques ont codifié avec les genres des types de rapports entre les deux plans du langage. Les formes de ces rapports varient naturellement avec les langues, mais le principe qui les gouverne a sans doute une portée anthropologique : l’homme est un animal poétique. Et partout l’accord de l’expression et du contenu semble associé à un effet de vérité, même si elle ne la définit pas. Il impose des parcours interprétatifs spécifiques, propre aux textes hiératiques, qu’ils traitent des héros ou des dieux.

Au-delà de l’unité du langage, et comme dans notre tradition le signifiant a toujours été conçu à l’image du corps, et le signifié de l’esprit, se profile la question de ce que les recherches cognitives nomment l’*embodiment*, c’est-à-dire du lien entre les conditions organiques et culturelles de l’interprétation.

Les recherches sur le sens et la prosodie constituent aujourd’hui un domaine stratégique pour étudier alors le langage dans son unité, à la fois comme activité cognitive-communicative, et comme mouvement corporel.

---

<sup>1</sup> Nous avons détaillé par ailleurs, en étudiant les relations sémantiques en contexte, les analogies entre le traitement des contrastes en perception visuelle et auditive et en perception sémantique (1991).